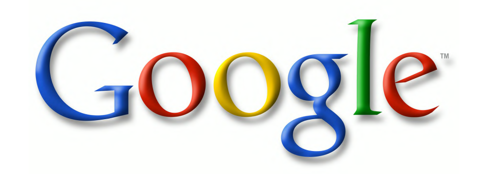


G. VICAIRE & J. TRUFFIER

La Farce du Mari refondu

EN UN ACTE, EN VERS



MUSIQUE DE M. CH. L. HESS



PRIX : 2 FRANCS

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL
NEW-YORK, 13 WEST, 24th STREET

M DCCC XCV

La Farce du Mari refondu

EN UN ACTE, EN VERS

Représentée pour la première fois sur le théâtre de la Renaissance, le 9 mars 1895.

OUVRAGES DE GABRIEL VICAIRE

Émaux Bressans. . . . . I vol.
Le Miracle de Saint Nicolas. . . . . I vol.
L'Heure enchantée. . . . . I vol.
A la bonne franquette. . . . . I vol.
Au Bois Joli. . . . . I vol.
Quatre-vingt-neuf. . . . . I vol.
Marie-Madeleine. I vol.
Fleurs d'Avril (avec J. Truffier) . . . . I vol.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

Le Clos des Fées . . . . I vol.
Avant le Soir . . . . I vol.

OUVRAGES DE JULES TRUFFIER

Sous les Frises, poésies. . . . . I vol.
Dimanches et Fêtes, poésies. . . . . I vol.
Trilles galants, poésies (avec L. Cressonnois). . . . . I vol.
Petit-Jean, à-propos en vers *(Comédie-Française)*. . . . . I vol.
La Phèdre de Pradon, à-propos en vers *(Comédie-Française)*. . . . . I vol.
Le Don Japhet d'Arménie, de Scarron, réduit en trois actes, avec un prologue *(Comédie-Française)*. . . . . I vol.
Crispin médecin, d'après Hauteroche, comédie en un acte *(Comédie-Française)*. . . . . I vol.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

Pasquilles et Pasquinades, poésies. . . . . I vol.
Don Quichotte, comédie en cinq actes, en prose (avec W. Alard) . . . . I vol.

G. VICAIRE & J. TRUFFIER

La Farce du Mari refondu

EN UN ACTE, EN VERS

MUSIQUE DE M. CH. L. HESS



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL
NEW-YORK, 13 WEST, 24th STREET

M DCCC XCV

PERSONNAGES

LAHIREL, poète baladin.	MM. GEORGES MONROSE.
BARBENCŒUR, poète baladin . . .	DENEUBOURG.
COQUARD, cabaretier	CHAMEROY.
ANNETTE, femme de Coquard. . . .	Mmes YVES ROLAND.
LUDOVISE, petite bourgeoise, veuve.	SARYTA.

Pour la mise en scène, s'adresser à M. MERLE, *régisseur du théâtre de la Renaissance.*



La Farce du Mari refondu

Au XVe siècle. — Une campagne; un cabaret à droite, une treille à gauche; meubles rustiques.

Avant le lever du rideau, on entend chanter, au lointain, le chœur suivant.

CHOEUR.

En avril, au joli mois,
Turlurette,
L'amourette,
En avril, au joli mois,
Robinet s'en fut au bois.

Grand merci, gentil Robin,
Cœur de rose,
Ah! je n'ose!
Grand merci, gentil Robin,
Robinet, le coquebin.

Le rideau se lève.

SCÈNE PREMIÈRE

LAHIREL, BARBENCŒUR.

Musique en sourdine jusqu'à l'arrivée des femmes.

BARBENCŒUR, *soupirant, la tête basse.*

Ah! Lahirel!

LAHIREL, *l'imitant.*

Quoi, Barbencœur?

BARBENCOEUR.

Je m'en vais d'un mal de langueur!

Changeant de ton.

Je suis furieux!

LAHIREL.

Ta maîtresse
Te quitte? Appelons-la : « Traîtresse! »
Et que tout soit dit.

BARBENCŒUR.

Grand merci!

LAHIREL.

Nous autres, *enfants sans souci*,
Sommes-nous de ces pauvres dupes
Qu'une folle traîne à ses jupes?
Sous le blanc et le vermillon,
Disciples du joyeux Villon,
Acteurs-poètes, philosophes,
Nous allons, débitant des strophes
De ville en ville, et l'Univers
S'ébaudit au bruit de nos vers.

BARBENCŒUR.

Pour l'argent que ça nous rapporte!

LAHIREL.

Laissons les femmes à la porte,
Car la meilleure ne vaut point
Que pour elle on sèche en pourpoint;
Le tien est trop large d'une aune...
Et l'on te donnerait l'aumône.
— Boire de joli vin clairet
Sous la treille du cabaret,
Ou jouer à la briscambille
Au bord de l'eau, sous la charmille...

BARBENCŒUR.

Le rêve! — Hélas! manque l'argent!

LAHIREL, *pirouettant*.

Bah!

Avisant le cabaret.

Ce bouchon est engageant
Avec son houx de bon augure.
Nous allons commencer la cure
De ton cœur malade.

Il appelle.

Holà !

Coquard paraît.

Du vin !

SCÈNE II

LAHIREL, BARBENCOEUR, COQUARD.

COQUARD, *sur le seuil de sa porte.*

Je m'en doutais. Voilà !

Il sort.

LAHIREL.

Bornons ici la promenade,
Car j'entends, à la cantonade,
Flûtes et hautbois alternés
Qui te réveilleront.

Coquard entre en scène avec deux flacons et trois verres. Il verse.

COQUARD.

Tenez,
Goûtez.

LAHIREL, *buvant.*

Voyons.

Après avoir bu.

Parfait, mon brave!

COQUARD.

C'est du meilleur que j'aie en cave.

LAHIREL.

On lui ferait bien les yeux doux.
Trinquons.

COQUARD, *refusant tristement.*

Merci.

LAHIREL.

Mais?... qu'avez-vous?
Vous ne semblez pas à votre aise...
Un nez flamboyant comme braise,
Un si joli petit bedon,
Et cet air triste! qu'est-ce donc?

COQUARD, *soupirant.*

Je suis mal, quoique frais et rose!

LAHIREL.

J'ai le cœur bon. Quelle est la cause
De vos ennuis?

COQUARD, *après un temps.*

Je n'en sais rien...

LAHIREL.

Ta, ta, ta, je m'y connais bien,
On ne m'en fit jamais accroire!
Vous ne pensez pas même à boire
Et faites honte à votre vin.
Mauvais signe!

Changeant de ton.

Je suis devin
Fort connu dans les cours d'Europe;
Je vais tirer votre horoscope
Et saurai tout dans un instant.
— Quel est votre âge?

COQUARD.

Alors, autant
Vous raconter toute l'affaire.
— Êtes-vous marié?

Geste de dénégation de Lahirel.

Qu'y faire?
C'est un malheur assez commun.

LAHIREL.

Je n'en ai souvenir aucun.

COQUARD, *à Barbencœur.*

Et vous?

BARBENCOEUR.

Le diable m'en préserve!

COQUARD.

On prétend que cela conserve.

Mais vous avez raison. — Morbleu!
Je fus abandonné de Dieu
Quand, l'an dernier, me vint en tête
De prendre femme. Était-ce bête?
Mieux valait se passer au cou,
Pour en finir, un bon licou,
Qu'entrer en cette confrérie.

LAHIREL.

La pauvre dame a, je parie,
Quelque peu de barbe au menton;
Elle marche avec un bâton,
Et met en fuite tous les hommes?

COQUARD.

Vingt et un ans, viennent les pommes.

LAHIREL.

Elle est bossue alors?

COQUARD.

Non pas.
Vous la croiriez faite au compas.
C'est le plus fin museau du monde,
Et grassouillette et toute ronde;
Un petit cœur...

BARBENCŒUR, *à part.*

As-tu fini?

LAHIREL.

Sotte peut-être?

COQUARD.

Oh! que nenni!

LAHIREL.

Revêche donc?

COQUARD.

Pas davantage.
Hélas! quel gentil caquetage!
Elle est toujours à babiller,
Sauter, voltiger, frétiller,
Comme fauvette sur la branche.

LAHIREL.

Serait-ce qu'elle n'est pas franche?

COQUARD.

Cette fois vous avez trouvé!
Et je veux être réprouvé
S'il fut jamais pire coquette.
Elle est gaillarde, elle est frisquette,
Mais que m'en revient-il à moi?
C'est pour les officiers du roi.
Au bal champêtre, à l'assemblée,
Elle rit à toute volée
De son air le plus avenant,
A tout allant, à tout venant.
Chacun la trouve pitoyable.
A la maison, c'est un vrai diable :
« Fi! mon ami, quelles façons?
Vous ne savez point de chansons;

Vous n'avez jamais rien à dire;
Vous ignorez le mot pour rire.
Seigneur, êtes-vous ennuyeux!
Comment peut-on être aussi vieux? »

LAHIREL.

Voilà qui crie au ciel vengeance!

BARBENCOEUR.

Oh! femmes!

LAHIREL.

Femmes! quelle engeance!

COQUARD.

Jésus! m'en fait-elle endurer!
C'est de quoi se désespérer.
La lune n'est pas si fantasque...
Un tourbillon, une bourrasque.

BARBENCOEUR, *lui serrant la main.*

Je vous plains.

LAHIREL, *de même.*

Et moi donc!

COQUARD.

Merci!

LAHIREL.

Oui, j'ai part à votre souci;
Et votre chagrin me taquine.
Buvons un coup...

Il verse un verre à Coquard.

COQUARD.

Ah! la coquine!
Tenez, elle est, je ne sais où,
Là-bas... courant le guilledou...
Parions, avec la voisine!

Bruit d'instruments plus fort à la cantonade.

Entendez-vous?

Après un soupir.

A la cuisine.

Tristement.

Je vais pleurer sur le gigot!

LAHIREL, *le forçant à trinquer.*

Buvons à tire-larigot,
Compère, et fleurissons nos trognes.
Il est, comme pour les ivrognes,
Un Dieu pour les cabaretiers.

COQUARD.

Hélas!

LAHIREL.

C'est le roi des métiers.

Changeant de ton.

Votre femme porte les chausses,
Elle vous met à toutes sauces?
Ne soyez plus de cœur si mou;
Quelques bourrades, n'importe où,
Vous l'auront bientôt... assagie...

COQUARD.

Oui, je manque un peu d'énergie.

LAHIREL.

Roidissez-vous...

COQUARD, *hochant la tête.*

Hélas!

BARBENCŒUR.

Le mode
Impératif est très commode;
Essayez-en : Force rotin!
Cela vaut mieux que du latin...

COQUARD, *prenant une résolution.*

Oui!

LAHIREL.

Le vin est meilleur encore!
A la santé de la pécore!

Il veut verser à Coquard, qui refuse.

COQUARD.

Non! J'ai retrouvé ma vigueur,
Et retiens la leçon par cœur,
Foi de Coquard! C'est mon nom.

LAHIREL.

Comme
Avec justesse on vous dénomme!
Soyez beau coq, coq avec art,
Ergotez ferme, doux Coquard!

COQUARD.

C'est bien mon dessein... mais je rentre
Au logis.

LAHIREL.

Bonsoir.

Coquard rentre dans son cabaret.

Votre ventre
A peine à marcher devant vous...
Pas si vite!

SCÈNE III

LAHIREL, BARBENCŒUR.

BARBENCŒUR.

Çà, roi des fous!
Il est bon d'avoir le vin tendre,
Mais je cherche en vain où peut tendre
Ton antienne?...

LAHIREL.

C'est toi le fou.

BARBENCŒUR.

Nous n'avons plus rien... pas un sou.

LAHIREL, *versant à boire.*

C'est vrai... pas de quoi payer cette
Bouteille que je décachette
En l'honneur des amants... trompés...

Geste d'humeur de Barbencœur.

BARBENCOEUR.

Qui paiera?

LAHIREL.

L'heure des soupés
Rend inventive la cervelle;
Témoin cette farce nouvelle
Dont je suis l'auteur.

BABENCOEUR, *avec dédain.*

Celle du...
VIEUX MARI QU'ON A REFONDU?

LAHIREL, *avec enthousiasme.*

Quel beau sujet!
— Deux gentes dames,
La fine fleur des fines lames,
Ont des époux grisons... de ceux
Que l'âge a rendus paresseux;
Ce dont chacune est fort marrie;
Grand désespoir! On pleure, on crie :
« Fi! c'est toujours pour l'autre mois;
Autant vaudrait qu'il fût en bois! »
Quand arrive, avec sa musique,
Un gaillard, expert en physique,

Qui propose, au plus juste prix,
De refondre ces vieux maris.
Marché fait! — Après force gestes,
Voici nos gens légers et prestes,
Mués en parfaits jouvenceaux...
Mais criblés des mille défauts
Qui sont le lot des vertes pousses :
Plus de petits soins, d'humeurs douces;
L'époux rajeuni — c'est fatal! —
Devient libertin et brutal!
Morale : Un vieux vaut... presque un jeune.

BARBENCŒUR.

Ta farce est cause de mon jeûne...
Elle est enfantine.

LAHIREL.

Permets...

BARBENCŒUR.

Le bon public n'a cru jamais
Des femelles assez crédules
Pour avaler telles pilules...

LAHIREL.

J'obtenais des succès d'acteur
Pourtant avec l'opérateur,
Lorsque, dans la grande tirade,
Je t'éblouissais, camarade :

Il déclame.

« Je suis le plus fameux devin

« Qui jamais ait tâté du vin
« Des vignes de l'île enchantée... »

BARBENCŒUR, *se bouchant les oreilles.*

Grâce! Ma cervelle est hantée
Par d'autres esprits que le tien!...

Il bâille.

Ah! j'ai la tête lourde...

LAHIREL.

Eh bien!
Parions qu'avant la soirée
Cette farce, tant dénigrée,
Sera jouée au naturel,
Ici, par moi...

BARBENCŒUR, *haussant les épaules.*

Toi?

LAHIREL.

Lahirel!
Et, dans une scène vivante,
Tu verras si ce que j'invente
Est impossible.

BARBENCŒUR.

Je m'endors.
Je suis si las!

LAHIREL, *désignant la treille.*

Étends-toi, hors

De la vue et du babillage
Des indiscrets, sous ce feuillage.

BARBENCOEUR.

Ouf!

Lahirel l'aide à s'étendre sous la treille, il le couvre d'un manteau avec sollicitude.

Merci! — Tu m'éveilleras.

Il s'endort progressivement.

LAHIREL, *à part.*

Le voici déjà rose et gras
Comme un cochon de lait.

BARBENCOEUR, *dans un demi-sommeil.*

Infâme
Rosalinde!

LAHIREL, *à part.*

Il y tient!

BARBENCOEUR, *de même.*

Oh! femme!

Il s'endort.

LAHIREL, *à part.*

Adieu, frère. Pauvre garçon!
Ça ne connaît pas la boisson
Et ça veut faire la Kermesse!
Mais pensons à notre promesse.

Entrent Ludovise et Annette qui viennent du bal. Lahirel reste sous la tonnelle. Il tire un livre de son escarcelle et lit.

SCÈNE IV

BARBENCŒUR *endormi,* LAHIREL *hors de la vue des femmes,* LUDOVISE, ANNETTE.

ANNETTE.

Le joli bal! Le joli bal!
Rire et chanter, c'est mon régal!
Mais danser! Chère Ludovise,
En avant deux! C'est ma devise.
On danserait jusqu'au tombeau.

LUDOVISE.

Surtout si le danseur est beau.

ANNETTE.

Certe. As-tu vu ce capitaine
Me saluer à la fontaine?

LUDOVISE.

As-tu remarqué ce blondin
Qui me reluquait du jardin?

ANNETTE.

Il a de terribles moustaches
Et des pompons et des panaches...

LUDOVISE.

Il est timide et rougissant.
Ce n'est rien qu'un adolescent.

ANNETTE.

Pourtant sa voix a, quand il chante,
Une douceur qui vous enchante.

LUDOVISE.

Ses cheveux sont d'un si beau blond!
Ses regards en disent si long!

ANNETTE.

Il m'a tout bas conté sa flamme.

LUDOVISE.

Il prétend que je suis son âme.

ANNETTE.

Ah! toi, que ton sort est heureux!
Veuve à vingt ans! Des amoureux
Par douzaines, tant qu'il en passe!
Mille beautés et plus de grâce;
Pour terminer, pas mal de bien,
Ce qui n'a jamais gâté rien.
Sainte Marthe, la douce vie!
Bien souvent je te porte envie.

LUDOVISE.

Mais toi-même, il semble...

ANNETTE.

Et Coquard?

LUDOVISE.

Vraiment le pauvre papelard
N'est pas gênant. C'est un bonhomme.

ANNETTE.

Si tu savais comme il m'assomme!
Toujours l'entendre toussoter,
Renâcler, ronfler, crachoter...
Il n'est doué d'aucun mérite;
D'aucun!... Tu m'entends? Il s'irrite
Dès que je rentre un peu trop tard :
« D'où viens-tu? Qu'as-tu fait? » Coquard,
Qui n'a pas quatre dents en bouche,
Sermonner, trancher du farouche!
Ah! Ah!

LUDOVISE.

Que vas-tu lui conter?

ANNETTE.

Rien. Nous nous mettrons à chanter.

LUDOVISE.

Oui, cela donne du courage.

ANNETTE.

Que dis-tu? C'est pour qu'il enrage.

LAHIREL, *à part.*

A la bonne heure! Vive Dieu!

Voici commères de bon lieu!
Elles ont le cœur assez tendre
Et j'ai plaisir à les entendre.
Mais qui vient? C'est le pauvre époux.
Qu'il est noble!

Entre Coquard.

SCÈNE V

LES MÊMES, COQUARD.

COQUARD, *à Annette.*

D'où venez-vous,
Ma belle dame?

ANNETTE.

Et vous, beau sire?

COQUARD.

Ce n'est pas le moment de rire.

ANNETTE, *chantant.*

Tra, la, la, la!

COQUARD.

Toujours chanter,
Danser, baller, courir, sauter,

Est-ce ainsi qu'une femme honnête
Devrait agir ?

ANNETTE.

Quelle sornette !

COQUARD.

Vous avez des devoirs...

ANNETTE.

Ah ! bah !

COQUARD.

Un mari... des mieux...

ANNETTE, *riant.*

Ah ! ah ! ah !

Elle chante.

En avril, au joli mois,
Turlurette,
L'amourette,
En avril, au joli mois,
Robinet s'en fut au bois.

COQUARD.

J'ai trop flatté votre folie.
Hélas ! Je vous trouvais jolie,
J'étais féru de vos beaux yeux...
Mais les choses n'en vont pas mieux
Et ma patience a des bornes...

ANNETTE.

Bel escargot, rentrez vos cornes.

COQUARD.

Dieu sait combien je vous aimais.
Tout va bien changer désormais;
Vous apprendrez à me connaître.

ANNETTE.

Ah! je voudrais voir ça.

COQUARD.

Peut-être.
Me croyez-vous un pauvre sot?
Attendez; vous verrez tantôt
De quoi je puis être capable.

ANNETTE.

Ce me serait fort agréable.

Elle chante.

Grand merci, gentil Robin,
Turlurette,
L'amourette,
Grand merci, gentil Robin,
Robinet, le coquebin.

COQUARD.

Allez toujours.

ANNETTE.

J'ai grande hâte
De vous voir la main à la pâte.

COQUARD.

Vous n'irez plus, sous les bosquets,
Danser avec des freluquets.
Dès aujourd'hui je suis le maître!
Vous aurez à votre fenêtre
De bons barreaux... jusqu'au grenier.

LAHIREL, *à part.*

Courage, excellent tavernier !

ANNETTE.

Ah! ah! le bel homme de guerre!
Tant quereller ne vous sied guère.
Qu'allez-vous pourfendre?... un moulin?

LUDOVISE.

Fi! compère, que c'est vilain!

ANNETTE.

Quelle colère mirifique!

COQUARD, *à Ludovise.*

Il est vrai, je suis pacifique...
J'ai toujours aimé le repos!

ANNETTE.

Que trop. — Vous n'êtes point dispos...
C'est votre toux qui vous chagrine.

COQUARD.

Oui, j'ai du mal à la poitrine.

A Annette.

Veux-tu? Parlons un peu raison :
N'as-tu pas de tout à foison?

ANNETTE, *ricanant.*

De tout?

COQUARD.

Que te manque-t-il?

ANNETTE.

Dame...

COQUARD, *s'adressant à Ludovise.*

Qu'on me cite au moins une femme,
Parmi nos belles d'à présent,
Dont l'époux soit plus complaisant
Et qui soit aussi bien lotie?
Je lui porte au lit la rôtie;
Je lui donne, ça fait pitié,
Mille petits noms d'amitié;
Je l'appelle ma tourterelle,
Je suis aux petits soins pour elle.

LUDOVISE.

Parfait! mais c'est insuffisant.

COQUARD, *se tournant vers Annette.*

Rêve-t-on rien d'aussi plaisant?
Dormir la grasse matinée;
Toujours la meilleure vinée,
De la tourte à chaque repas...

ANNETTE.

Oui. Mais cela ne suffit pas.

COQUARD, *à Ludovise.*

Et que d'affiquets elle porte!
Que de bijoux de toute sorte :
Elle a plus d'or au petit doigt
Que la châsse de Saint Benoît;
Au soleil elle reluit toute.
Dieu sait pourtant ce qu'il en coûte,
Cent écus sont tôt dépensés...

LUDOVISE.

Compère, ce n'est point assez.

COQUARD.

Pourtant je m'efforce à lui plaire.

LUDOVISE.

Mon Dieu, qui vous dit le contraire?

COQUARD.

J'ai de la bonne volonté.

LUDOVISE.

On ne l'a jamais contesté.
On ne peut vous peindre qu'en buste...
Voilà ce qui la tarabuste,
Vous êtes un peu... nonchalant.

ANNETTE.

Hélas! je dîne avec du flan

Et c'est de vent que je déjeune.

Avec éclat.

Que ne peut-il devenir jeune!

LUDOVISE, *riant.*

Plût au ciel qu'il fût refondu!

ANNETTE.

Que dit-elle?

LAHIREL, *à part.*

Qu'ai-je entendu?
C'est le sujet dont nous parlâmes:
Le mari refondu!

Il sort du bosquet.

SCÈNE VI

Les Mêmes, *plus* LAHIREL.

LAHIREL.

Mesdames!
Je suis votre humble serviteur.

LUDOVISE.

Quel est ce béjaune?

LAHIREL.

Un docteur,
Grand ami du jus de la vigne;
Votre admirateur, quoique indigne.

ANNETTE.

Vous écoutiez ?

LAHIREL.

Sans faire exprès.

COQUARD.

Vous connaissez tout ?

LAHIREL.

A peu près.

ANNETTE.

Vous avez vu ses airs maussades !

COQUARD.

Et vous savez ses escapades !

ANNETTE.

Jugez-nous donc.

COQUARD.

Soit ! J'y consens.

A Lahirel.

Ne suis-je pas homme de sens,
De ce pays bourgeois notable,

Et, pour dresser rôt sur la table,
Le premier des cabaretiers ?

LAHIREL.

On vous le passe volontiers.

ANNETTE.

Ne suis-je pas jolie et fraîche,
Avec un teint couleur de pêche
Et des frisettes sur le cou ?

LAHIREL.

Qui le nierait serait bien fou.

COQUARD.

Çà! voyons! De quoi se plaint-elle ?
Une admirable clientèle!

ANNETTE.

N'a-t-on pas plaisir à me voir,
Et n'est-il pas heureux d'avoir
Une femme que chacun vante ?

LAHIREL.

Bien trop heureux!

ANNETTE, *minaudant.*

Votre servante.
Regardez mes yeux.

LAHIREL.

Vertuchoux!
Avec plaisir! Ils sont fort doux.

COQUARD.

Mais leur langage est assez rude.
Convient-il qu'une femme prude
Soit toujours hors de la maison ?

LAHIREL.

Non, mordieu ! vous avez raison.

ANNETTE.

Que lui revient d'être si riche,
S'il laisse le meilleur en friche ?

LAHIREL.

Ah ! pour le coup, vous avez tort.

COQUARD.

Mais je suis brave homme.

LAHIREL.

D'accord.

COQUARD.

Parlez !

ANNETTE.

Parlez !

LAHIREL.

Eh ! pas si vite.
C'est un cas qu'il faut qu'on médite ;
Salomon, le roi très sensé,
Eût été fort embarrassé...

Il réfléchit. Il commence par adresser de la main un baiser à Annette. Puis à Coquard, désignant Annette.

Un tel bien vaut qu'on le cultive.
Montrez-vous d'allure plus vive,
Et tâchez d'agir un peu mieux.
Ce petit nez, ces dents, ces yeux!
Que diantre! Un effort d'éloquence!

Il pirouette.

Et maintenant, tous en vacance.

LUDOVISE.

Le folâtre a bien jacassé.

LAHIREL.

Allez; la cour a prononcé.

A Coquard.

Comment trouvez-vous la sentence?

COQUARD.

Hum! Hum! La chose est d'importance...

LAHIREL, *à Annette et à Ludovise.*

Et vous?

LUDOVISE.

Fort bien.

ANNETTE.

Mais à quoi sert?

LAHIREL.

Hein !

ANNETTE.

Vous prêchez dans le désert.
Viens, Ludovise. — Adieu, beau merle.

Elles rentrent dans l'auberge.

SCÈNE VII

LAHIREL, COQUARD.

LAHIREL, *à Coquard.*

En vérité, c'est une perle,
Et vous êtes un grand pécheur.
Vingt et un ans, de la fraîcheur,
Que voyez-vous là qui déplaise ?

COQUARD.

Vous en parlez bien à votre aise.

LAHIREL.

Voulez-vous mon avis tout franc ?
Vous ne tenez pas votre rang.

COQUARD.

Elle va changer avec l'âge.

LAHIREL.

En attendant, grand étalage
De jeunes galants qui, joyeux,
Poussent leur pointe à qui mieux mieux.

COQUARD, *hésitant.*

Fi! Ce sont propos malhonnêtes...

LAHIREL.

Allons, convenez-en, vous l'êtes!...

COQUARD.

Je vous jure que non.

LAHIREL.

Si! si!
J'en suis fâché; mais c'est ainsi.

COQUARD.

Et qui vous l'a dit?

LAHIREL.

Ma science.
Je suis homme d'expérience.

COQUARD.

J'aimerais mieux être pendu.

LAHIREL, *réfléchissant.*

Voyons... Rien n'est encor perdu.
Tâchons de la rendre jalouse.
Que demain votre digne épouse

Vous aperçoive coquetant
Avec une autre; sur l'instant
Parions qu'elle s'humanise.
Que ce soit Claudine ou Denise,
Pourvu qu'elle porte jupons,
L'effet est sûr et j'en réponds.

COQUARD.

Vous croyez?

LAHIREL.

Oui, n'en doutez mie.
Et, tenez, la petite amie
De tout à l'heure...

COQUARD.

Eh bien?

LAHIREL.

Morbleu!
Il faut la reluquer un peu;
Lui lancer de tendres œillades,
L'accompagner aux promenades,
Lui faire force compliments,
Comme il est d'usage entre amants,
Chanter enfin toute la gamme.

COQUARD.

C'est que je n'aime que ma femme.

LAHIREL.

Vous devriez bénir le sort.

Ludovise sort de la maison.

Justement, la voisine sort.
M'obéirez-vous ?

COQUARD.

C'est bien force.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LUDOVISE.

LAHIREL, *à Coquard.*

Allez, marchez, jouez du torse ;
Partez, et revenez vainqueur.

COQUARD.

J'essaierai donc.

LAHIREL, *le stimulant.*

Un peu de cœur !
N'allez pas avoir la berlue.

A Ludovise.

Belle dame, je vous salue.

LUDOVISE.

Ah ! c'est vous, monsieur l'orateur !

LAHIREL.

Toujours votre humble serviteur.
Vous nous quittez ?

LUDOVISE.

Mais oui.

LAHIREL.

C'est triste.

LUDOVISE.

Bonjour donc, seigneur... ?

LAHIREL.

Alchimiste !...

LUDOVISE.

J'aime mieux dire : adieu, badin !

LAHIREL.

Adieu, rose de mon jardin !

LUDOVISE.

Adieu, béguin des chambrières !

LAHIREL.

Donnez-moi place en vos prières.

LUDOVISE, *riant.*

Je n'y manquerai pas.

A Coquard.

Et vous,
Mons Coquard, trop heureux époux

D'une femme aimable et gaillarde,
Bonsoir à vous, que Dieu vous garde!

COQUARD, *très aimable.*

Dame, je vous dis grand merci.

LUDOVISE.

Ne soyez plus morose ainsi.
Émoustillez-vous!

LAHIREL.

Lui? C'est l'homme
Le plus vif qui soit jusqu'à Rome,
Le plus galant, le plus joyeux;
Croyez qu'il n'a pas froid aux yeux!

LUDOVISE.

Ah! ah! La farce est excellente.
Son humeur est assez... dolente...

LAHIREL.

Lui? Comment donc! Un petit fol!
Toujours gai comme rossignol,
Sautant comme bergeronnette.

LUDOVISE.

Ce n'est pas ce que dit Annette.

LAHIREL.

Il n'est pas si vieux qu'il paraît.

Bas, à Coquard.

Allez! Hardiment!...

COQUARD, *après s'être battu les flancs pour se préparer.*

Je suis prêt!

LAHIREL.

Il tient encore la campagne.

COQUARD, *très galant.*

Permettez qu'on vous accompagne...
L'argent de votre chaperon
Pourrait tenter quelque larron.

LAHIREL, *bas, à Coquard.*

Bravo! Bravo!

A Ludovise.

Que vous disais-je?
Vous allez avoir un cortège
Digne en tous points de vos attraits.
Coquard seul en fera les frais.

COQUARD, *à Lahirel.*

Je m'en vante.

LAHIREL, *à Ludovise.*

Il est, sans reproche,
Un vrai chevalier de la broche:
Le petit-cousin d'Amadis.

LUDOVISE, *riant.*

Vous parlez là du temps jadis.

LAHIREL, *bas, à Coquard.*

Chaud! chaud!

COQUARD, *véhément, à Ludovise.*

Madame Ludovise,
Qu'avec vous un manant s'avise
Le moindrement d'être impoli...
Il sera bientôt démoli!...

LUDOVISE.

Le beau coq!

LAHIREL, *mettant ses doigts derrière la tête de Coquard.*

Voyez son aigrette!

Bas, à Coquard.

Maintenant, un mot d'amourette.

COQUARD, *à Ludovise.*

Mon Dieu! que votre bras est blanc!
Quels jolis yeux!

LUDOVISE.

Coquard galant!

COQUARD.

Souffrez un peu que je regarde.
Vous êtes gentille et gaillarde,
Et vous sentez le réséda...
Vous me plaisez tout plein, oui-da!

LAHIREL, *bas, à Coquard.*

Bien dit! bien dit!

LUDOVISE.

J'en suis flattée...

Mais, compère, quelle frottée,
Si votre femme vous entend!

COQUARD, *décontenancé.*

Diable!

LUDOVISE.

Je flâne, et l'on m'attend.
Partons... Bonsoir, bel alchimiste!

LAHIREL.

Ma mignonne, Dieu vous assiste!

Montrant Coquard.

N'oubliez pas votre amoureux.

LUDOVISE.

Oh! oh! il n'est pas dangereux.

COQUARD.

Prenez mon bras, dame jolie.

LUDOVISE, *surprise, très gaiement.*

Comment donc?...

Elle prend le bras de Coquard en riant.

LAHIREL.

Vive la folie!

Coquard et Ludovise sortent.

SCÈNE IX

LAHIREL, *seul.*

Excellent tour de mon métier!
Qui paiera? — Notre gargotier!
Il fera...

Regardant Barbencœur.

grâce à lui — peau neuve.

Criant et frappant sur la table.

Mais avant tout, qu'on nous abreuve!
Ces débats m'ont fort altéré.
Eh! commère au corset doré,
M'entendez-vous, gentille Annette?

Annette paraît à la fenêtre du rez-de-chaussée.

Du vin!

Il chante.

« Vite, ma blondinette... »

Parlé.

Du meilleur!

Il chante.

« Réveillez-vous donc! »

ANNETTE, *à la fenêtre du rez-de-chaussée.*

Vous tairez-vous?

LAHIREL.

C'est moi.

ANNETTE.

Pardon;
Je vous prenais pour ce vieil homme,
Ce rechigné...

LAHIREL.

Moi? qu'on renomme
Pour ma vaillance en tous combats,
Expert aux amoureux ébats
Et folâtre comme la grive,
Pouvez-vous confondre?

ANNETTE.

J'arrive.

SCÈNE X

LAHIREL, ANNETTE.

ANNETTE, *arrivant avec un broc.*

Goûtez-moi ceci!

LAHIREL, *goûtant.*

Du velours!

ANNETTE, *ironiquement.*

Qu'avez-vous fait de mes amours?

LAHIREL.

Coquard? Il dort sous la tonnelle.

ANNETTE.

Toujours la même ritournelle!
Il dort le jour, il dort la nuit.
Est-ce amusant!

LAHIREL.

Chut! pas de bruit!
Le pauvre diable a de la peine.
Votre façon n'est point humaine
Et vous l'avez fort maltraité.

ANNETTE.

Beaucoup moins qu'il n'eût mérité.
Si je n'étais une bonne âme...

LAHIREL.

C'est volontiers que je le blâme.
Fi donc! Il devrait, le méchant,
Un peu mieux cultiver son champ...
Un champ de si belle apparence!

ANNETTE, *coquetant.*

Mais...

LAHIREL.

Du meilleur terreau de France...
Et qui demande à rapporter.

ANNETTE.

Plus d'un pourrait s'en contenter...

LAHIREL.

Dont le bonheur ferait envie.

ANNETTE.

Parlez-vous franc ? J'en suis ravie.

LAHIREL.

Mais quoi ! L'âge est un grand voleur
Qui nous prend tout, force et couleur.
On devient faible, on devient lâche,
On ne suffit plus à la tâche,
On tremblote, on flageole un peu...
Adieu, vous dis, le joli jeu...
Pauvre homme !

ANNETTE.

Il faut que je l'éveille.

LAHIREL, *l'arrêtant.*

Ne faites pas chose pareille !
Vous lui troubleriez les esprits.
Un coup de sang est bientôt pris !

ANNETTE.

Ne craignez rien. La bête est dure.

LAHIREL.

Il le faut pour ce qu'elle endure.

Même jeu.

Laissez...

ANNETTE.

Puisqu'il a tant sommeil,
Qu'il dorme, soit! A son réveil,
Je lui réserve des surprises.

LAHIREL.

Quoi donc?

ANNETTE.

Il en verra de grises.

LAHIREL.

Mais encor?

ANNETTE.

S'il est engourdi,
Un autre sera plus hardi.
J'en sais qui n'attendent qu'un signe...

LAHIREL.

Non. Le moyen serait indigne
D'une belle de haut renom,
Dont le visage est si mignon.
Le pauvret n'est pas trop capable...
Est-il cependant si coupable?
C'est malgré lui qu'il reste coi.
Vous auriez mieux à faire.

ANNETTE.

Et quoi?

LAHIREL.

Que ne le faites-vous refondre?

ANNETTE.

Refondre?

LAHIREL.

Cela peut confondre!
La chose a pourtant fait du bruit
Et l'univers en est instruit.
On me connaît assez, j'espère.
Le Roi m'estime... et le Saint-Père!...

Montant sur une chaise.

Je suis le plus fameux devin
Qui jamais ait tâté du vin
Des vignes de l'île enchantée!
Ma famille est partout vantée;
Salomon était mon parent;
Je suis neveu du Juif Errant,
Mais à la mode de Bretagne;
Le bon géant Tranche-Montagne
Me tint sur les fonts baptismaux;
— Merlin me glissa quatre mots
Jadis au tuyau de l'oreille;
Noé m'a légué sa bouteille,
Et l'empereur des Ottomans
M'a fait don de trois talismans.

Il grimpe de la chaise sur la table.

J'ai parcouru toute la terre
Et j'en connais tout le mystère.
J'ai vu des pays fabuleux,
Des hommes noirs, jaunes et bleus,
Des dames galamment vêtues

De quatre feuilles de laitues.
Je vois tout, comprends tout, sais tout;
Aux cartes je gagne à tout coup;
En vain l'avenir se dérobe,
Crac! j'attrape un pan de sa robe,
Le voilà dûment confessé.
Je vous dirai votre passé
Sans me tromper d'une syllabe.
Je suis maître de l'astrolabe
Et grand chevalier du bâton.
N'avez-vous point de rejeton?
Que nul de vous ne désespère :
Mon ami, vous deviendrez père,
S'il me convient, de douze enfants
Aussi forts que des éléphants.
Je rends tes podagres ingambes
Et je leur fais jouer des jambes;
Quand un pauvre homme a trop vécu,
Je le refonds pour un écu.
Voilà! — Si je mens... que je meure!

ANNETTE.

Et que disiez-vous tout à l'heure?

LAHIREL.

Je disais que, grâce à mon art,
Il se pourrait que ce vieillard,
Le plus branlant que je connaisse,
Retrouvât sa verte jeunesse.

ANNETTE.

Vrai?

LAHIREL.

J'en ferais un damoiseau,
Leste et gaillard comme un oiseau,
Maître en toute folâtrerie.

ANNETTE.

Mais, n'est-ce pas sorcellerie?

LAHIREL.

Nullement. Je suis bon chrétien.

ANNETTE.

Ah! tant mieux! Car je voudrais bien...

LAHIREL.

Quoi donc?

ANNETTE.

Eh!...

LAHIREL.

Parlez, ma charmante.
— Voulez-vous que j'expérimente
Sur le bonhomme que voilà?

ANNETTE, *avec élan.*

Oh! oui...

LAHIREL.

Quel mari de gala
Vous aurez par mon industrie!

ANNETTE.

Qu'il soit bien complet, je vous prie!

LAHIREL.

On ne peut rien vous refuser.

ANNETTE.

Et ça coûte?

LAHIREL.

Un petit baiser.
— Ne bougez plus; faites silence;
C'est le miracle qui commence :

Jeux de scène burlesques. Il marmotte très vite, avec des gestes désordonnés.

« Anao, ver nana,
Piaoni, cananiba,
Jacoïsi si porcocci,
Orselnimi, eversimi,
Ratantata, Jaconosa! »

C'est de l'Arabe... en Auvergnat!
Il se pourrait qu'il en grognât...

Arrêtant Annette qui veut s'approcher de Barbencœur.

Chut! Attendons! une autre passe...

Même jeu, gestes comiques.

« Cocorico! boum! »

ANNETTE, *impatientée.*

Je me lasse.

Lahirel va sur la pointe du pied jusqu'au banc où dort Barbencœur, qui remue en s'éveillant à moitié. Lahirel appelle Annette d'un signe, elle approche timidement.

LAHIREL.

C'est fait! approchez-vous un peu,
Et regardez.

Il découvre Barbencœur endormi.

ANNETTE.

Seigneur, mon Dieu!
Est-ce possible? Est-ce possible?

LAHIREL, *s'enveloppant dans le manteau qui couvrait Barbencœur.*

Il est encor presque insensible,
Mais la chaleur va revenir.
Eh bien! m'entends-je à rajeunir?
L'œuvre vous plaît-elle?

ANNETTE.

A merveille!
Je ne sais encor si je veille
Ou si je dors... C'est bien Coquard?

LAHIREL.

Lui-même, un peu plus... frétillard.

BARBENCOEUR, *rêvant.*

Toutes les femmes sont traîtresses...
Je voudrais avoir cent maîtresses!

LAHIREL, *à Annette.*

Hein?

BARBENCOEUR, *continuant.*

Devenir mahométan;
Je ferais un très bon sultan...

Annette s'approche, puis se recule et se dérobe.

Eh quoi! Rosalinde m'évite...
Pourquoi donc passez-vous si vite?
Vous êtes bien fière aujourd'hui...

Changeant de ton, en rêvant.

Du vin!... Le vin chasse l'ennui:
Nous trinquerons jusqu'à l'aurore.

ANNETTE, *à Lahirel.*

Qu'est-ce qu'il dit?

LAHIREL

Il rêve encore.
Nous nous sommes un peu pressés...
Mais les mots sont tous prononcés...
Or, vous avez fort à vous dire;
— Je suis discret... je me retire.

A part, en sortant avec le manteau qui couvrait Barbencœur.

Rejoignons le couple là-bas!

Il sort.

SCÈNE XI

ANNETTE, BARBENCŒUR.

ANNETTE, *contemplant Barbencœur.*

Beau marjolet!

Elle recule.

Je n'ose pas!

Un temps.

La plaisante métamorphose!

Elle revient.

Que de cheveux! Quel teint de rose!
Qu'il est joli! qu'il est mignon!
Est-ce donc là ce vieux grognon?
Ce loup-garou? Ce rabat-joie
Laid comme un habillé de soie?
Qui jamais se serait douté
Qu'il eût été si bien planté?
Non, certes. Voici bien sa moue
Et son signe au bas de la joue...
Il a même encore, tenez,
Un peu de rouge au bout du nez.

Elle secoue Barbencœur par le bras.

Sus, mons Coquard...

BARBENCOEUR, *se dressant sur son séant.*

Hein? Qui m'éveille?

ANNETTE.

A-t-il embelli? C'est merveille!
Vite, levez-vous, scélérat!

BARBENCOEUR.

Qui que ce soit, il le paiera!

ANNETTE.

M'entendez-vous, cher petit homme!

BARBENCŒUR.

Ne peut-on faire un pauvre somme
Sans être à tout coup dérangé ?

ANNETTE.

Oh ! le gentil mari que j'ai !
Il faut se faire à cette idée.

BARBENCŒUR.

D'où sort cette dévergondée ?

ANNETTE.

Vous dormez encore ?

BARBENCŒUR.

Eh bien ! quoi ?

ANNETTE.

Riez un peu, regardez-moi.
N'avez-vous pas l'âme en liesse
D'être si plein de gentillesse ?
— Ne voulez-vous pas m'embrasser ?

BARBENCŒUR.

Fi ! Gardez-vous de m'agacer...
Je suis vertueux.

ANNETTE.

Une femme
Peut fort bien, sans qu'on la diffame,
Cajoler son époux chéri.

BARBENCŒUR.

Soit. Embrassez votre mari;
Je vous l'accorde.

ANNETTE.

Eh! c'est vous-même.
Voici Pâques, adieu Carême!
Auriez-vous donc subitement
Oublié jusqu'au sacrement?
Vous aviez tant d'amour naguère!...
A parler franc, ce n'était guère...
Vous n'étiez pas, vous le savez,
De ces combattants éprouvés,
De ces grands abatteurs de quilles
Qui vont tout droit au cœur des filles.

BARBENCŒUR.

Qui? Moi? Corbleu! Si c'est permis?...

ANNETTE.

Mais comme vous étiez soumis!

BARBENCŒUR, *l'éloignant du geste.*

Arrière!

ANNETTE.

Mon trésor!

BARBENCŒUR.

Arrière!

A part.

Ce doit être une aventurière

Qu'attire le bruit des ducats.
Palsambleu ! Ce n'est point mon cas !
Et Lahirel ? Où peut-il être ?

ANNETTE, *suivant Barbencœur.*

Mais...

BARBENCOEUR, *la repoussant.*

Laissez-moi !

Cherchant.

Parti ? Le traître !

Il s'éloigne pour chercher Lahirel.

SCÈNE XII

ANNETTE, *seule.*

Ce n'est plus le Coquard d'antan,
Le bon vieux qui me choyait tant.
Je l'avais su prendre en ma nasse.
Il était courtois et bonasse ;
Il m'aimait. Que tout a changé !
Maintenant il est enragé :
Un vrai sauvage, un cœur de roche.
Jadis il pleurait sur sa broche,
Ou bien grommelait quelque peu,
Pas trop fort, pour l'amour de Dieu.

Moi, j'en riais comme une folle,
Et disais une faribole.
C'était colère de barbon...
Ouais! Les vieux auraient-ils du bon?

SCÈNE XIII

ANNETTE, LUDOVISE.

LUDOVISE, *entrant en courant et poussant un cri à la vue d'Annette.*

Ah!

ANNETTE, *soutenant Ludovise.*

Quoi?

LUDOVISE.

Pardon; une faiblesse!...
Je ne vois que diable et diablesse
Depuis l'étrange événement
Qui vient d'arriver...

Elle pousse encore un cri.

Ah!

ANNETTE.

Comment?

LUDOVISE, *haletante.*

Coquard!!

ANNETTE.

Coquard?

LUDOVISE, *égarée.*

J'en tremble encore...

ANNETTE.

Te faut-il un grain d'ellébore?
Parle donc!

LUDOVISE.

Ouf! Figure-toi
Que nous allions, Coquard et moi...

ANNETTE.

Comment, Coquard?

LUDOVISE.

Laisse-moi dire.
J'allais, avec le pauvre sire,
De mille choses devisant;
Même il était assez plaisant;
Oui, ma foi, contre son usage,
Et me faisait fort bon visage;
Quand tout à coup, frissonnes-tu?
Un homme tout de noir vêtu
Sort du petit bois et m'enlève
Ton époux. Ce n'est plus qu'un rêve.
Disparu, pschtt! évanoui.

ANNETTE.

Hélas!

LUDOVISE.

Le bon gros réjoui!

ANNETTE.

Un homme?...

LUDOVISE.

D'un noir... incroyable!
Qui crois-tu que ce soit?

ANNETTE.

Le diable!
Ne le dépeint-on pas ainsi?

LUDOVISE.

Oui, certe. Il sentait le roussi.
Pauvre Coquard!

ANNETTE, *vivement.*

Billevesée!
Tu fus du malin abusée...

LUDOVISE.

Comment donc?

ANNETTE.

Coquard est ici,
Regarde plutôt.

Montrant Barbencœur qui revient en cherchant Lahirel.

Le voici.

SCÈNE XIV

ANNETTE, LUDOVISE, BARBENCŒUR.

LUDOVISE.

Es-tu folle aussi ? Ce jeune homme ?...

ANNETTE.

Coquard ! c'est ainsi qu'on le nomme.

LUDOVISE.

Je ne l'aurais pas reconnu.

ANNETTE.

C'est que j'oublie. — Il est venu,
Aussitôt que tu m'eus quittée,
Un devin de l'île enchantée,

Désignant Barbencœur.

Qui m'en a fait un jouvenceau !

LUDOVISE.

Peste ! voilà qui n'est point sot.

ANNETTE, *à Barbencœur.*

N'est-ce pas, mon Coquard ?

BARBENCOEUR.

Encore!
Quelle insupportable pécore!
Il faut soigner ce petit grain.

LUDOVISE, *à part.*

Coquard serait ce blond flandrin!

Annette veut prendre Barbencœur dans ses bras.

BARBENCOEUR, *repoussant Annette.*

Sacr...

LUDOVISE, *tournant autour de Barbencœur.*

Il faut que je l'examine.

ANNETTE, *tendrement, à Barbencœur.*

Pourquoi faire si triste mine?

BARBENCOEUR, *la menaçant du geste.*

Allez-vous-en!

LUDOVISE, *paraissant près de Barbencœur.*

Holà! holà!
C'est votre femme, épargnez-la.

BARBENCOEUR, *stupéfait.*

Une autre? Ah! non! mille tonnerres!

LUDOVISE, *tendrement.*

Vous étiez des plus débonnaires,
Autrefois, s'il m'en souvient bien,
Et l'on vous disait bon chrétien.

BARBENCOEUR, *reluquant Ludovise.*

Ouais! je veux vous conter fleurette.
Je suis vrai miroir d'amourette!...
Vous me direz tantôt merci.

LUDOVISE, *minaudant.*

Oh! monsieur Coquard....

BARBENCOEUR.

Vous aussi?
Mais n'importe. — Petite folle,
Approchez que je vous accole.

ANNETTE, *scandalisée, levant les bras au ciel.*

Oh!!!

LUDOVISE.

Comme ça? Vous plaisantez!

BARBENCOEUR.

Palsambleu, non! Tant de beautés
M'ont mis en état lamentable,
Et vous n'êtes point charitable
De me...

LUDOVISE.

Pour qui me prenez-vous?

BARBENCOEUR.

Pour une belle aux yeux très doux.
J'ai le corps galant, l'esprit souple...
Nous ferions un fort joli couple.

ANNETTE.

Un bourgeois, un homme établi...
En vérité, c'est du joli!!!

BARBENCOEUR, *à Annette.*

Eh! vous, là-bas! la dame triste!
Ne seriez-vous pas l'aubergiste?
Un pot de vin, et qu'il soit frais.

ANNETTE.

Oh!!!

BARBENCOEUR, *à Ludovise.*

C'est pour boire à vos attraits.

ANNETTE, *avec éclat.*

Ivrogne! débauché! parjure!
On m'a fait trop bonne mesure.
L'ancien Coquard valait bien mieux!
Que ne peut-il devenir vieux!

BARBENCOEUR, *à Annette, brutalement.*

Êtes-vous rechignée ou sourde?

ANNETTE.

Le malotru!

BARBENCOEUR.

J'ai la main lourde,
Prenez garde...

ANNETTE.

Tu n'auras rien!

LUDOVISE, *entre les deux.*

Arrêtez!

BARBENCOEUR, *brandissant un escabeau.*

Bégueule!

ANNETTE, *brandissant un broc.*

Vaurien!

Pendant qu'ils se menacent et que Ludovise cherche à les apaiser, arrivent Coquard et Lahirel, enveloppés du manteau noir.

SCÈNE XV

LES MÊMES; LAHIREL, COQUARD, *sous le même manteau.*

LAHIREL.

D'où vient ce tapage effroyable?

BARBENCOEUR, *à Lahirel.*

Te voilà, toi?

LUDOVISE, *effrayée à la vue du manteau noir.*

C'est lui!

ANNETTE.

Le diable!!!

Elles se sauvent et s'enferment dans la maison.

SCÈNE XVI

BARBENCŒUR, LAHIREL, COQUARD. *Lahirel et Coquard rient aux éclats.*

BARBENCOEUR, *sans comprendre.*

Elles sont folles ?

LAHIREL, *à Barbencœur.*

Gringalet,
Observe bien tout, s'il te plaît;
Tu diras après si je hâble.

BARBENCOEUR.

Qu'est-ce ?

LAHIREL.

J'ai tiré de la fable
Morale vivante.

A Coquard.

A l'écart
Ta femme soupire, ô Coquard !

COQUARD.

Vraiment ?

BARBENCOEUR.

Je commence à comprendre.

LAHIREL, *frappant à la porte.*

La place est prise. Il faut descendre.
Ouvrez, mesdames!

ANNETTE, *à la fenêtre.*

Que j'ai peur!

LUDOVISE, *de même.*

Le diable! On le dit si trompeur...

LAHIREL.

Ouvrez! C'était une gageure.

ANNETTE, *à Ludovise.*

Toi, risque un œil.

LUDOVISE.

Eh! mais, j'en jure,
C'est Coquard?

ANNETTE.

Le diable!

COQUARD.

Pourquoi?

ANNETTE, *à Ludovise.*

A-t-il des cornes?

COQUARD.

Non, c'est moi.

LUDOVISE, *désignant Barbencœur.*

Et voici l'autre qui se montre;
Ce n'est qu'un Coquard de rencontre.

COQUARD, *à Annette et à Ludovise.*

Venez vite!

SCÈNE XVII

LES MÊMES, *plus* LUDOVISE, ANNETTE. *Ludovise et Annette aux pieds de Lahirel, l'une à droite, l'autre à gauche.*

LUDOVISE.

Pardon!

ANNETTE.

Pardon!

Toutes deux ensemble.

Monsieur le Diable!

LAHIREL, *les relevant et riant. — Musique.*

Un rigodon
Allégeant les maux dont on souffre,
Nous danserons!

ANNETTE, *à Ludovise.*

Il sent le soufre.

LAHIREL, *désignant Coquard à Annette et Barbencœur à Ludovise.*

Embrassez-les; c'est pour mon dû.

ANNETTE, *à Coquard.*

On t'avait bien mal refondu.

COQUARD, *à Lahirel.*

Grand merci. — C'est moi qui régale.

BARBENCŒUR.

Diantre! Il m'en vient une fringale
Telle qu'on n'en connut jamais!

COQUARD, *ravi.*

En avant, mignons entremets,
Luisants confits de haute graisse,
Chapons du Mans ou de la Bresse,
Daubes, fricandeaux et salmis!
Vidons la cave, chers amis!

LAHIREL.

Ai-je bien mené cette affaire?

A Annette.

Quand on n'a pas ce qu'on préfère...
Vous connaissez le reste?...

A Coquard.

Et vous,
Joyeux Coquard, mon ami doux,
Méditez ce qui vous arrive.

Au public.

S'il ne vaut pas la fine grive,
Le merle a bien ses bons côtés...
On en fait d'excellents pâtés.

Ils dansent en chantant.

Gardez-vous, mes bonnes gens,
Turlurette,
L'amourette;
Gardez-vous, mes bonnes gens,
D'être par trop exigeants.

Adieu, tous! Au joli mois,
Cœur de rose,
Ah! je n'ose!
Adieu, tous! Au joli mois,
Nous nous reverrons au bois!



Achevé d'imprimer

le neuf mars mil huit cent quatre-vingt-quinze

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

A PARIS

I-3. 2354.



